

Les histoires d'après-demain : Il n'y a pas de faits sur l'avenir mais plutôt des fictions

Dans l'idée de maintenir une réflexion prospective permanente, il a été proposé aux membres du Conseil de développement de se livrer à l'exercice de la fiction sur la base de quelques principes :

- raconter une histoire d'anticipation avec pour cadre le territoire métropolitain
- privilégier la fiction (personnages, intrigue...) au texte prospectif classique
- se projeter dans l'avenir à 30 ou 40 ans
- laisser libre cours à l'imagination sur des scénarios de toutes natures (optimistes, pessimistes ou... lucides)



Le Grand Basculement

Par Franck BARRAU – 08 décembre 2014

barrau.franck@numericable.fr

Gabriel releva le col de son manteau. Il faisait un froid polaire. La Loire était entièrement gelée et les gratte-ciel de la butte Sainte-Anne, à l'ouest du centre-ville, se dressaient comme de gigantesques cristaux de glace dans un ciel uniformément gris. On ne voyait pas leurs sommets qui se perdaient, en les pénétrant, dans les nuages glacés. Nantes était endormie, comme en état d'hibernation. Les rues étaient presque vides. Seuls, quelques passants, comme Gabriel, emmitoufflés jusqu'aux oreilles, tête baissée, rasaient les murs précipitamment, sans jeter le moindre regard sur les boutiques verrouillées. Il ne s'agissait pas de traîner...

Pas un seul autodrone ne circulait. Depuis que le pétrole s'était tari, les humains se déplaçaient dans ces véhicules électriques volants dérivés des anciens hélicoptères. Gabriel n'avait pu prendre le sien parce qu'il était tombé en panne le matin même. Par ce froid, les batteries à l'ukrainium donnaient de sérieux signes de faiblesse. Et, ce soir, le thermomètre accroché sur l'immeuble du Pari mutuel indiquait quarante-cinq degrés en dessous de zéro ! Par un tel temps, personne ne prenait le risque de s'aventurer hors de son domicile sans être assuré de pouvoir y rentrer. Car, dès que la nuit tombait, ils sortaient... Et il valait mieux alors ne pas croiser leur chemin !

Gabriel força le pas. Les poils de la fourrure dépassant de son col se chargeaient de givre à chacune de ses expirations. Il avait acheté ce manteau en fourrure de bébé phoque quelques jours plus tôt. C'était tout ce qu'il avait pu s'offrir. Cela faisait plusieurs années déjà qu'on ne vendait plus de vêtements pétro-synthétiques dans le commerce. On n'y trouvait plus que des matières naturelles assez rudimentaires. Néanmoins, la fourrure de bébé phoque était d'un bon rapport qualité-prix : résistante, agréable au toucher, bon marché et, surtout, écolo-équitable depuis que les phoques, à la suite du *Grand Basculement* et de la fonte des glaces des régions arctiques, s'étaient multipliés et avaient colonisé les territoires administrés désormais par la Coalition européenne des États.

Tels d'antiques barbares, ils étaient remontés par les cours d'eau dont ils avaient ravagé toute la faune ichthyenne, passant de l'eau salée à l'eau douce avec une faculté d'adaptation qui avait étonné les scientifiques. Plus les températures baissaient, plus ils remontaient à l'intérieur des terres. Les phoques - espèce hautement invasive - étaient partout : dans chaque fleuve, chaque rivière, dans les villes comme dans les espaces d'agro-exploitation et même dans les rares milieux sauvages qui avaient échappé aux agro-planificateurs... La Loire et ses affluents n'avaient pas échappé à ce phénomène. Résultat : plus un poisson à se mettre sous la dent ! Les veaux de mer n'avaient pas laissé la queue d'une anguille. Les pêcheurs du fleuve, après avoir lutté par tous les moyens contre l'invasion des phocidés - filets, harpons, fusils automatiques, mines flottantes ou semi-immergées... -, avaient fini par ranger leurs tamis à civelles et par remiser leurs bosselles électro-guidées, contraints à un chômage technique à durée indéterminée. Du Pellerin à Mauves-sur-Loire, en passant par Nantes, des millions d'individus vautreés sur les berges avaient, pendant des années, empêché toute approche et toute navigation sur un fleuve que leurs déjections avaient fini par transformer en un cloaque puant. Une eau noire que, même, le mouvement des marées n'arrivait plus à nettoyer.

Devant cette invasion, les autorités de la région administrative Ouest-Europe avaient décidé, sans en référer à la Coalition europasienne des États, de se débarrasser des populations de phoques en faisant intervenir les bataillons de la Compagnie de la réserve sociale mais, très vite, on s'était rendu compte que l'éradication systématique des phoques serait impossible : trop longue, trop coûteuse, sans parler des conséquences psychologiques pour les réservistes eux-mêmes, obligés d'employer des techniques d'extermination qualifiées de "barbares" par quelques bonnes âmes idéalistes. Les stabulo-économistes proposèrent donc d'exploiter les phoques comme une ressource de matières premières : carburant réalisé à partir de leur graisse et réservé aux urgences médicales, viande pour l'alimentation et fourrure des bébés phoques pour l'habillement. Les mammifères - autrefois marins - avaient été parqués dans des unités d'exploitation spécialisées qui avait procuré des emplois à des centaines de personnes. C'était même l'une des rares réussites économiques des vingt dernières années. L'investissement initial avait été lourd, d'autant plus que la Coalition avait refusé de subventionner la Région Ouest-Europe, mais l'affaire s'était avérée finalement plutôt rentable, surtout la vente de la fourrure, très recherchée par les froids polaires qui s'étaient installés depuis le *Grand Basculement*.

Le *Grand Basculement* était intervenu une dizaine d'années plus tôt. Les scientifiques n'avaient rien vu venir et ne comprenaient toujours pas, après tout ce temps, comment ce phénomène avait pu se produire précisément. Ils connaissaient les possibilités d'inversion magnétique des pôles mais, là, on avait assisté à un basculement complet de l'axe de la terre par rapport au soleil. L'hypothèse la plus courante était que la modification des courants océaniques, sous l'effet du réchauffement climatique, avait changé les mouvements de l'écorce terrestre et ce bouleversement tectonique avait entraîné ce qu'on appelait désormais communément le *Grand Basculement*. Ainsi, la Méditerranée était devenue la région la plus froide de la planète. Elle s'était transformée en une banquise d'autant plus compacte que le réchauffement climatique s'était considérablement atténué avec la fin de la ressource pétrolière. Une nouvelle ère glaciaire s'était installée, et Nantes, à moins de mille kilomètres de la Méditerranée, connaissait, lors des longs mois d'hiver, des températures particulièrement basses.

Le *Grand Basculement* avait été un énorme traumatisme, notamment pour des millions de réfugiés climatiques obligés de quitter le sud de l'Europe et le nord de l'Afrique où, désormais, le froid était tel qu'il n'était plus possible de survivre. Les villes du Caire, d'Istanbul, d'Athènes et bien d'autres s'étaient vidées de leurs habitants en quelques mois. Ils avaient fui pour s'entasser dans les villes nouvelles de la région des Grands Lacs Africains jusqu'en Afrique du sud où le climat était le plus tempéré. D'autres avaient tenté leur chance sur d'autres continents, aux confins surpeuplés du Pacifique ou de l'Amérique latine, ou, pour les plus fortunés, sur les planètes-colonies.

Une longue période d'instabilité politique avait suivi le *Grand Basculement* jusqu'à la longue crise mondiale qui débuta en 2029 et se solda par la Guerre des deux mondes opposant l'Empire de l'Est et la Confédération de l'Occident. Le conflit - latent depuis le tout début du XXIe siècle - avait éclaté après l'assassinat du Grand Pontife de l'Empire de l'Est, héritier du trône, par un nationaliste tchéchène ou prétendu tel... Car l'on n'avait jamais su qui était le commanditaire de cet assassinat. En tout cas, le prétexte avait été tout trouvé pour que l'Empire de l'Est attaque la Confédération accusée de soutenir les nationalismes orientaux. Mais la vraie raison était liée à l'exploitation des dernières réserves d'ukrainium - indispensables pour le fonctionnement des autodrones - que contenaient les franges frontalières de la Confédération. L'Empereur de l'Est étant prêt à tout pour s'en emparer !

Gabriel avait fait la guerre, du moins avait-il été enrôlé dans les services de la propagande, la division IP, comme Internet Propagande. Dans un bunker enterré sous la tour où se dressaient les antennes rétractables de l'IP, sa tâche avait consisté à produire des messages relatant d'illusoires victoires dont le seul but était de maintenir le moral des troupes à son niveau le plus positif. Mais, malgré tout le zèle qu'il mit avec ses coreligionnaires pour participer à l'effort de guerre, cela n'eut aucun effet sur l'ardeur patriotique des soldats de la confédération. Ce fut même le contraire : des mouvements de révolte se manifestèrent et de nombreuses désertions furent observées qui diminuèrent dès qu'il fut décidé d'arrêter de diffuser des messages bidonnés. L'état-major décida donc qu'on ne dirait plus rien aux troupes : ni vraies, ni fausses nouvelles... Les soldats se battaient mieux, pris dans une mécanique inexorable et répétitive, quand ils ignoraient les conséquences de leurs actes, fussent-elles victorieuses ! A partir de là, le travail guerrier de Gabriel se limita à brouiller les messages de l'ennemi, ce en quoi il excella. Car il ne voulait surtout pas sortir de son bunker !

Ces années de guerre furent des années terribles, avec des millions de morts, jeunes pour la plupart. Toute une génération de femmes et d'hommes, enrôlée bien souvent de force, fut décimée dans les combats particulièrement violents qui se déroulèrent pendant plus de cinq ans, de 2039 à 2045. Le reste de la population, dont une majorité de vieillards et d'enfants, connut des privations inhumaines avec des conséquences que nul n'aurait pu imaginer... Pour résister à ces terribles conditions d'existence, face à la déliquescence et, finalement, à la disparition de toute organisation politique, les civils survivants s'inventèrent un nouvel ordre social. Quelques discoureurs, inspirés par d'anciennes religions - ou ce qu'ils prétendaient être des religions - prirent l'ascendant sur la foule et réussirent à imposer de nouvelles règles.

Alors, tout ce que la population comptait encore de femmes n'ayant pas été enrôlées dans les armées de la Confédération mais, aussi, de vieillards et d'enfants, tout cet ensemble disparate composa une sorte de société sectaire à l'écart de la guerre, à l'écart des uniformes, à l'écart de tout ce qui pouvait avoir un lien avec l'ancien monde. Ils se réfugièrent dans des zones dont l'accès avait été interdit pour diverses raisons, principalement parce qu'elles avaient subi des bombardements au radon, gaz naturel radioactif qui avait été synthétisé à des fins militaires. La sœur de Gabriel, Fantine, avait ainsi disparu dans cette foule des exclus. Il ne l'avait jamais revue depuis qu'il était rentré de la guerre.

Quand la paix fut revenue, et que la nouvelle Coalition europasienne des États se mit en place avec bien des difficultés, ces laissés pour compte du conflit restèrent dans ces zones d'accès défendu, plus communément appelées ZAD. Ils furent, dès lors, considérés comme des ennemis de l'intérieur parce que nul ne souhaitait que ces individus irradiés retrouvent une place dans la société des Coalisés. D'autant plus qu'ils se montrèrent très vite d'une agressivité sans bornes, s'en prenant à tous les vivants qui passaient à portée de leurs poings et de leurs armes souvent très rustiques. Certains disaient qu'ils étaient devenus anthropophages, d'autres qu'ils étaient strictement herbivores par choix religieux mais nul n'était jamais revenu des zones interdites pour confirmer l'une ou l'autre de ces rumeurs. Par contre, on les avait vus se

jeter sur leurs proies - hommes comme animaux - avec une violence inhumaine et les emporter, encore vivantes, dans leurs réseaux de galeries souterraines où elles disparaissaient pour toujours.

Même les Compagnies de la réserve sociale étaient impuissantes face à un tel déferlement de sauvagerie primaire. Toutefois, ces marginaux de la société coalisée ne sortaient des ZAD que la nuit : à force de vivre dans l'obscurité, les membres de ces brigades chimériques étaient devenus nyctalopes mais ils ne supportaient plus la lumière du jour, même tamisée par l'épaisse couche de nuages qui recouvraient désormais la majeure partie de la planète. Malgré ce handicap, largement compensé par un flair irrésistible, il ne faisait pas bon se retrouver face à eux à la nuit tombée car ils étaient sans pitié. Et rares étaient les citoyens de la Coalition, même les plus aguerris, qui avaient réussi à échapper à leurs griffes. Du moins, les activités diurnes des citoyens coalisés pouvaient-elles se dérouler sans crainte.

Gabriel, inquiet de l'obscurité de plus en plus épaisse, pressa le pas, longeant les quais de la Loire ou, du moins, ce qu'il en restait. Car, après la Crise, les espaces publics avaient cessé d'être entretenus et les rives s'effondraient petit à petit dans un fleuve de glace mouvant, particulièrement dangereux car il subsistait encore le mouvement des marées. On ne voyait plus l'eau mais un agglomérat, d'un gris sale, de blocs de glace fracassés, aux arêtes acérées qui, poussés par le courant, attaquaient les structures fatiguées des antiques constructions. Des ouvrages nautiques et des quais qui avaient jadis accueilli tant d'activités, il ne restait que des ruines et tous les ponts s'étaient effondrés les uns après les autres sous la poussée inexorable des blocs de glace qui avaient sapé systématiquement les bases des ouvrages d'art qui n'avaient plus été entretenus depuis longtemps.

En regardant en contrebas de la rive où il se trouvait, Gabriel aperçut les ruines d'un étrange bâtiment qui avait été érigé en sous-sol avant le *Grand Basculement*. On l'appelait le Mémorial mais, comme la plupart des habitants de Nantes, Gabriel ne savait pas à quoi il avait servi. Il avait certainement un rapport avec un épisode de l'histoire de la ville mais personne ne s'en souvenait et, surtout, cela n'intéressait plus personne. Car le *Grand Basculement* n'avait pas été qu'un phénomène physique, il avait agi sur la mémoire et l'inconscient collectif des peuples de la terre, comme si les compteurs de l'humanité avaient été remis à zéro. Tout ce qui s'était passé avant que le monde ne bascule avait été comme effacé des consciences.

On trouvait encore des données sur l'histoire de l'humanité, dans les livres rares, dans les bases de données numériques qui avaient été sauvegardées et qui étaient, désormais, archivées dans les coffres sécurisés des archives de la Coalition europasienne. Mais, seules, quelques personnes autorisées, proches des dirigeants des États coalisés, dont les identités étaient cachées, pouvaient y accéder. Et, à part quelques originaux ou maniaques dont nul se souciait, plus personne ne s'intéressait à ce qui avait précédé le *Grand Basculement*. Le passé avait été rangé dans une boîte noire, particulièrement bien scellée. Sans débat, sans consigne d'une quelconque autorité : cela s'était fait naturellement, comme si cela avait facilité le retour à une vie normale, acceptée par tous.

Gabriel se hâta, courant presque désormais, inquiet de se retrouver seul au milieu d'une obscurité de plus en plus dense. Il n'était plus très loin de son domicile. Il habitait la tour Verne sur le sommet de la butte Sainte-Anne. Il ne connaissait pas l'origine de ces noms anciens hérités de l'époque qui avait précédé le *Grand Basculement*. Sans doute avaient-ils une signification précise mais nul, même parmi les plus anciens qui avaient échappé à la tuerie de la Guerre des deux mondes, n'avait été capable de lui donner une explication sur la toponymie de son quartier.

De l'autre côté du fleuve, sur le quai, au-dessus des blocs de glace mouvants qui craquaient avec un bruit sinistre, on apercevait d'étranges structures grises, toute une série de grands cercles de métal érigés à la verticale dont certains étaient effondrés, renversés sur le sol gelé. Ceux qui restaient debout avaient accroché toutes sortes de résidus, vieux tissus, fins cordages qui flottaient dans le vent... Cela ressemblait de loin à de grandes manches à air comme celles, plus petites, qui signalaient les aires d'atterrissage des autodrones. Mais les autodrones ne se posaient jamais dans ce quartier mal famé, à la pointe d'une île où s'était réfugiée toute une faune de déviants repliés sur eux-mêmes et protégés par le fleuve que l'on ne pouvait plus traverser depuis que tous les ponts et passerelles s'étaient effondrés sous la poussée irrésistible de l'embâcle permanente.

A quoi avaient pu servir ces cercles de métal ? Un système de signalisation nautique, à l'époque où il y a avait encore des bâtiments flottant sur la Loire ? Mais Gabriel ne les avait jamais vu briller du moindre feu. Les antennes d'un système de communication ancien ? Posées sur le sol, c'était peu probable... Sans doute, ces structures parfaitement circulaires, dressées vers le ciel, étaient-elles liées à des rites ou des croyances anciennes... Nul ne le savait et rares étaient ceux qui se posaient même la question : la mémoire de ces anneaux avait disparu et ils finissaient de se désagréger dans l'indifférence générale...

Tout à coup, le plafond de nuages gris et bas se déchira. Cela arrivait rarement. Gabriel, surpris, leva les yeux. Il aperçut sur l'horizon la lune qui était déjà levée. Sa lumière pâle, dans l'obscurité naissante, se réfléchissait sur la Loire gelée. Tout à coup, Gabriel, qui s'était approché imprudemment de la rive, tout à son observation ravie de l'astre blafard, glissa sur les pierres effondrées. Elles étaient gluantes de mousses décomposées et il chuta lourdement. Il allait tomber dans le fleuve, au milieu des amas de glaces, quand, au dernier moment, il réussit à agripper une tige de fer qui émergeait d'un béton ancien. Mais, dans le même temps, il ressentit une douleur intense à la jambe droite. Il ne pouvait plus bouger. Sa jambe était brisée.

Gabriel comprit aussitôt. C'était la fin. Il ne servait à rien de crier. Personne ne viendrait à son secours. Trop tard, trop dangereux. Trop froid. Gabriel se maudissait d'avoir pu être distrait par un simple éclat de lune, négligeant toute sécurité. Mais c'était ainsi. Sa vie allait s'arrêter là, au bord d'un fleuve glacé, dans une ville sans mémoire, dans un monde de survivants. Et il n'avait plus la force de lutter.

Un bruit se fit entendre au-dessous des quais démantelés. Il essaya de discerner une forme qui s'avancait en rampant presque sur les amas de pierres brillantes et humides. Une forme puis une autre, et une autre encore. Ils sortaient de leurs trous, attirés par l'odeur et la chaleur du corps qui gisait là, lamentablement. Gabriel, dans un réflexe de survie incontrôlable, tenta de se hisser à la force des bras vers le haut de la berge mais la douleur était trop forte. Il s'affaissa entre deux pierres, résigné. Mais ne l'avait-il pas toujours été ? Ils approchaient de plus en plus nombreux, vieillards et enfants quasi aveugles car le jour n'avait pas encore complètement cédé sa place à la nuit, avançant souplement à tâtons dans l'enchevêtrement de fer et de béton, les mains en avant au bout de bras maigres et pâles, la bouche ouverte en un rictus hideux.

Avant de disparaître dans la nuit définitive, Gabriel vit que leurs bouches étaient vides. Ils étaient sans dents...